

Albert Camus, l'Algérien

Tensions citoyennes, fraternités littéraires

Ma mère ou la justice

Je me propose d'entrer immédiatement au cœur de l'accusation qui a alimenté en Algérie le débat autour de Camus ! S'il s'est un peu apaisé, il resurgit, à un moment ou à un autre, dès l'instant qu'on parle de lui : « la justice ou ma mère »...Car le rejet de l'écrivain s'est focalisé et enkysté autour de cette formule réduite à sa plus simple expression, manière un peu cavalière, surtout pour un homme d'écriture et de parole, de voiler tant d'autres mots prononcés et écrits !

Est-il possible de vider la querelle ? Peut-être. En tout cas, essayons. D'abord par un rappel du contexte où elle fut prononcée.

Le 17 octobre 1957, le Prix Nobel de Littérature lui est attribué. Il le reçoit le 10 décembre. Le 12 décembre, lors d'une rencontre avec des étudiants à Stockholm, un étudiant algérien l'interpelle sur son silence à propos de l'Algérie et voici sa réponse :

« Je me suis tu depuis un an et huit mois, ce qui ne signifie pas que j'ai cessé d'agir. J'ai été et je suis toujours partisan d'une Algérie juste, où les deux populations doivent vivre en paix et dans l'égalité. J'ai dit et répété qu'il fallait faire justice au peuple algérien et lui accorder un régime pleinement démocratique, jusqu'à ce que la haine de part et d'autre soit devenue telle qu'il n'appartenait plus à un intellectuel d'intervenir, ses déclarations risquant d'aggraver la terreur. Il m'a semblé que mieux vaut attendre jusqu'au moment propice d'unir au lieu de diviser. Je puis vous assurer cependant que vous avez des camarades en vie aujourd'hui grâce à des actions que vous ne connaissez pas. C'est avec une certaine répugnance que je donne ainsi mes raisons en public. J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice. »¹

Cette phrase était prononcée alors que la guerre en Algérie était dans une phase particulièrement violente et répressive. C'était donc la position du citoyen qu'elle « illustre » et la question elle-même lui était adressée en tant que tel. La force et la persistance du rejet des Algériens nous obligent à nous interroger sur l'investissement qui avait été le leur vis-à-vis de lui en choisissant quelques réactions exemplaires de l'une ou l'autre communauté. Ainsi Jean Sénac pouvait lui écrire, le 16 juin 1947 :

« J'apprends par les journaux votre supplément de gloire : Prix des Critiques. Bravo. Nous d'Algérie en sommes fiers. »²

Taleb Ibrahim, dans sa « Lettre ouverte », le 26 août 1959, de la prison de Fresnes, rappelait :

¹ - Cité par O. Todd, dans sa biographie à la p.700. Reprise d'un article de Dominique Birmann dans *Le Monde* du 14 décembre 1957, écrit à partir d'un enregistrement.

² - Extraits de la première lettre écrite par Sénac à Camus : cf. Jean Sénac – *Pour une terre possible... Poèmes et autres textes inédits*, Paris, Marsa éditions, avril 1999. Camus a répondu, chaleureusement et longuement, dès le 24 juin : la lettre est publiée aux pp.125 et 126 de J-P. Peroncel-Hugoz, *Assassinat d'un poète, suivi d'un inédit de Jean Sénac*, Marseille, Ed. du quai, Jeanne Laffitte, 1983.

« Si vous n'étiez pas certes notre maître à penser, du moins représentiez-vous notre modèle d'écriture. La beauté de la langue nous émouvait d'autant plus que nous vous considérions comme l'un des nôtres. Nous étions, de surcroît, fiers que ce fils de l'Algérie eût atteint, solitaire, le rocher du succès.

Pour la première fois, nous disions-nous, un écrivain Algérien non Musulman prend conscience que son pays, ce n'est pas seulement la lumière éclatante, la magie des couleurs, le mirage du désert, le mystère des kasbah, la féerie des souks, bref tout ce qui a donné naissance à cette littérature exotique que nous exécrons – mais que l'Algérie, c'est aussi et avant tout une communauté d'hommes capables de sentir, de penser et d'agir. Nous nous répétions votre profession de foi : « *Je puis bien dire au moins qu'elle (l'Algérie) est ma vraie patrie et qu'en n'importe quel lieu du monde, je reconnais ses fils et mes frères à ce rire d'amitié qui me prend devant eux. Oui, ce que j'aime dans les villes algériennes ne se sépare pas des hommes qui les peuplent* » (*L'Été*)

Déjà, bien avant cette date, vous vous étiez efforcé de comprendre l'homme au lieu de vous contenter de contempler la nature. »

Investissement, déception, démolition. On peut alors supposer qu'était oubliée cette écriture « sensuellement » liée à un sol, une nature, expression remarquable du conflit irréductible entre Histoire et Nature que la création, ne pouvant effacer, sublimait en faisant porter l'intensité symbolique sur le second terme et affirmant une permanence contre une contingence. Par contre était privilégiée de façon exclusive son écriture « engagée » dans l'interrogation sur la condition humaine prise entre le désir de l'individu et la nécessité sociale et historique. La déception peut s'expliquer alors : pour nombre d'entre eux, cet engagement ne tenait pas ses promesses, au moment du conflit algéro-français :

« Camus l'Algérien ! Dans cette connexion qui ne sonnait faux ni à nos oreilles ni dans nos cœurs, nous ne décelions aucune antinomie. Tel que nous vous imaginions, vous ne pouviez demeurer insensible aux espérances et aux souffrances de l'Algérie. »³

Les lecteurs ont examiné, dans son univers littéraire, les personnages et les thématiques au niveau le plus immédiat sans interroger le travail de l'écriture créatrice qui dépasse largement par sa complexité et ses échappées symboliques, linguistiques et métaphoriques les certitudes plus idéologiques des essais journalistiques, des entretiens et des déclarations, ces dernières, données souvent dans l'instantané. Les œuvres ont été (re)lues sous l'éclairage des prises de position et enfermées dans une univocité : la complicité qui s'exprimait par l'adhésion à un style magnifiant le pays et par une implication réelle tournant la page de l'exotisme, s'est brouillée d'un rejet douloureux et/ou brutal face à la mise en scène de l'élément humain.

Deux réactions récentes peuvent être rappelées pour pointer les deux positions que se partagent, encore aujourd'hui, les Algériens sur cette question.

Arezki Metref⁴, lui consacre un long article dans le premier numéro de *Ruptures*, sous le titre polémique : « Camus sera-t-il un jour Algérien? », à propos des conférences données par Olivier Todd, fin 1992. Prenant position contre le conférencier, il affirme l'irréductible étrangeté de l'Algérie de Camus par rapport à celle des Algériens. Toutefois, sa dernière phrase dit toute la contradiction vis-à-vis de Camus, partagée par de nombreux Algériens : « Nous continuerons à lire avec un plaisir et un intérêt toujours renouvelé cet immense écrivain français qu'est Camus »... Auparavant, A. Metref proposait une modification de la déclaration de Stockholm, au style direct, substituant sa voix à celle de Camus ! :

³ - « Nous étions persuadés que votre témoignage contribuerait non seulement à rapprocher Européens et Musulmans d'Algérie mais aussi à créer un vaste mouvement d'opinion en France pour le règlement de l'ensemble du problème colonial. » Ahmed Taleb, *Lettres de prison, 1957-1961*, Alger, SNED, 1966. « Lettre ouverte à Albert Camus », pp.67-83, prison de Fresnes, 26 août 1959. (né en 1932)

⁴ - Né en 1952. Romancier et dramaturge. Il a été un des créateurs de l'hebdomadaire *Ruptures* avec Tahar Djaout en 1993. S'exile en France en 1993 après l'assassinat de ce dernier.

« J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner celle du système colonial qui ne s'est pas contenté de maintenir le peuple algérien dans une condition de sous-humanité livrée pieds et poings liés aux seigneurs de la terre, de la vigne, de l'alfa. Je dois le condamner parce que, aujourd'hui, il jette dans la bataille l'une des plus grandes armées du monde pour défendre ses privilèges et maintenir une situation déjà condamnée par l'histoire. Je dois condamner la violence perpétrée par l'armée française, volant au secours du colonialisme, contre des civils innocents. J'aime ma mère et je crois à la justice. Mais s'il advenait que ma mère piétine la justice, je défendrai la justice. »⁵

Aziz Chouaki, pour sa part, dans un texte de septembre 2003 écrit pour nos rencontres, « Le Tag et le Royaume », rend hommage à l'aîné :

« De Totem à Tabou, l'intérêt qu'il suscite, après plus de quarante ans, est à lui seul une sanction simple et splendide, pour ne pas dire magistrale, qui congédie à jamais tout soupçon de péremption.

Car, en effet, que l'on écrive *avec* ou *contre* lui, le tactile de sa pensée, sa sensibilité solaire agissent toujours, comme un prisme à déchiffrer le réel pour y retrouver qui, des débris d'identité, qui, des convictions à déconstruire(...)

Car c'est de l'amour dont la race même procède, et, de cette réalité, il est clair que Camus en était pétri. C'est ainsi que c'est par amour qu'il préfère sa mère à la justice.

Ne pas capter cette nuance, c'est rater le fondamental Camus, celui des faubourgs ouvriers de Belcourt, que j'invite parfois dans mes textes (*Baya, Les Oranges*) à titre courtoisement romanesque. »⁶

Algérie latine, berbère, arabe, méditerranéenne ?

La manière dont un écrivain ou un essayiste définit l'identité culturelle de l'Algérie ou sa ou ses dominantes est un bon indice de la part algérienne qu'il prend en charge dans ses textes et que véhicule son écriture. Ce constat que nous ne pourrions développer dans cette intervention nous semble vérifiable pour toutes ces années du XX^e siècle que nous revisitons, que ce soit avant ou après l'indépendance algérienne. Cette définition, avant 1962, est une façon de magnifier la colonisation (Bertrand), de s'y opposer (Jean Amrouche ou Jean Sénac par exemple) ou de tenter d'universaliser l'identité algérienne, en se situant essentiellement sur le plan culturel, en créant une utopie – souvent belle et valorisante –, autour de la « Méditerranée ». Ou la Méditerranée comme évitement de la question coloniale... Mais on sait aussi que la forgerie d'une utopie est souvent le recours indispensable pour continuer à s'inscrire dans un espace dans un moment historique de rupture et d'exclusion.⁷ Récemment, analysant la seconde tendance, celle dite de « l'Ecole d'Alger », Jean Pélégri écrivait :

« Inspirée par le littoral, par sa vie prodigieuse, ses véhémences et ses couleurs, elle se donne pour référence et pour mesure, non le pays profond, mais la mer, cette Méditerranée ancestrale, source d'échanges et de civilisations. C'est le Camus de *Noces*. Joie sensuelle, absence de métaphysique, vigueur et netteté, poids des jours et des saisons, lyrisme et retenue, littoral privilégié par rapport à l'arrière-pays, références à la Grèce, l'Espagne, l'Italie, tels sont les principaux éléments de cette littérature solaire visitée par les dieux. »⁸

⁵ - *Ruptures*, N°1 du 13 au 19 janvier 1993 avec un portrait dessiné par Dahmani.

⁶ - Texte écrit pour ces Rencontres de Lourmarin d'octobre 2003, intégralement reproduit dans cet ouvrage. En juin 1997, pièce *Les Oranges* où un geste de Camus, inventé par l'écrivain, revient par trois fois comme leitmotiv de convivialité et de fraternité : "Mais je m'en fous de tout ça, de son *Etranger*, de son Prix Nobel. Bien que ce soit... Non, ce qui me fascine le plus chez lui, Albert, c'est sa manière de découper la pastèque.

Au lieu de découper des quartiers, comme tout le monde, lui, non, Albert. Il prend la pastèque à bras le corps et coupe de larges tranches rondes.

Comme ça chacun il a un peu de coeur."

Dans une nouvelle antérieure publiée dans la presse algérienne en 1991, le même écrivain avait réuni les écrivains algériens, en une soirée un peu baroque où Albert Camus côtoyait Isabelle Eberhardt, l'émir Abdelkader, Kateb Yacine... Aziz Chouaki est né en 1951.

⁷ - Cf. Emile Temime, *Un rêve méditerranéen – Des Saint-Simoniens aux intellectuels des années trente*, Actes Sud, 2002.

⁸ - Jean Pélégri, « Les Signes et les Lieux. Essai sur la genèse et les perspectives de la littérature algérienne », p.304 in Dominique Le Boucher, *Jean Pélégri, Le scribe du caillou*, Paris, Marsa éditions, 2001.

Louis Bénisti, pour sa part dans ses « souvenirs sur Albert Camus » choisit de mettre en exergue une phrase de l'écrivain du prospectus de présentation de la revue *Rivages* en 1939 :

« Notre tâche est de réhabiliter la Méditerranée... Un mouvement de jeunesse et de passion pour l'homme et ses œuvres est né sur nos rivages. De Florence à Barcelone, de Marseille à Alger, tout un peuple grouillant et fraternel nous donne les leçons essentielles de notre vie. »⁹

Ce n'est pas le lieu de revenir en détail sur ce débat qui rebondit aujourd'hui dans la revendication de la dimension méditerranéenne de l'Algérie, mais de rappeler les noms de ceux qui avant et en même temps que Camus ou après y ont participé : Louis Bertrand et le retour à la latinité exclusive et excluante ; Gabriel Audisio, évidemment, avec son premier essai, *Jeunesse de la Méditerranée* (Gallimard, 1935) et un autre essai, *Ulysse ou l'intelligence* (Gallimard, 1946), insistant sur l'idée de métissage contre le mythe latin de Bertrand. Dans *Jeunesse de la Méditerranée*, il écrit :

« Ah ! Que l'on nous fasse grâce de la trop facile latinité ! La politique, la littérature, le sentiment se la disputent. On sait avec quelle allégresse l'éminent hagiographe d'Augustin d'Hippone, M. Louis Bertrand, supprime les douze siècles d'Islam, qui ont pesé sur le Maghreb, avec quelle foi il fait appel à la conscience latine des musulmans nord-africains. Je n'ai guère plus d'indulgence pour les autres généralisations qu'on impose à ma mer, l'hellénique, la byzantine ou la phénicienne : pour moi, les thalassocraties orientales, le miracle grec et ses amphictionies, l'empire romain, la catholicité et, plus près de nous, les chimères d'un Charles Quint, d'un Napoléon, d'un Mussolini lui-même, ne sont que des « moments », des aspects transitoires de l'éternelle Méditerranée. »¹⁰

D'autres noms sont à évoquer et leurs textes à (re)lire dans cette perspective, en particulier les textes de Claude de Fréminville. Mais surtout, pour comprendre cette atmosphère de redéfinition de l'art, de la culture et de la littérature en relation avec l'avenir du pays, il faut avoir à l'esprit la manifestation bien connue désormais de Sidi Madani qui a été une expérience de convergence possible même si elle n'eut pas de suite institutionnelle et dont Jean-Claude Xuereb a rappelé toute l'importance dans des rencontres précédentes.¹¹

La préoccupation était bien d'essayer de définir les contours de la culture en Algérie de façon plus « humaine » et plus ouverte que ne le permet le contexte de colonisation, de réfléchir à la culture sans la lier étroitement au politique. La notion même de « Méditerranée » permet alors une appréhension plus généreuse. Comment le faire sans sacrifier l'Histoire ? Conflit ou conjugaison de l'Histoire et de la Géographie ? Mais toute l'Histoire et toute la Géographie.

En 1946, un autre essayiste intervient dans ce débat et y introduit une autre approche de l'identité culturelle algérienne. Jean Amrouche avec son essai, « L'Eternel Jugurtha -

⁹ - « On choisit pas sa mère », in *Algérie Littérature/Action*, n°67-68, Janv.-fév. 2003, consacré à Louis Bénisti, écrivain, peintre et sculpteur.

¹⁰ - Cf. l'article de Jean Pélégri déjà cité, « Les Signes et les Lieux » : « L'exemple le plus accompli en fut Gabriel Audisio. Ce fils d'Ulysse, qui se donne l'intelligence pour emblème, se déclare enfant d'une « patrie méditerranéenne », rêve d'une « internationale des peuples de la mer », mais ce poète érudit, qui a tout lu, n'ignore pas l'autre culture et l'autre civilisation : il espère une fusion entre les traditions chrétiennes et islamiques. L'espace d'un instant passe, à nouveau, dans le domaine de l'esprit, le rêve d'une Andalousie possible. » (p.304)

¹¹ - Jean-Claude Xuereb, « Albert Camus et les rencontres de Sidi Madani », *Bulletin de la Société des études camusiennes*, n°57, Janvier 2001, pp.3-5. Les écrivains sont ceux de France et d'Algérie qui répondirent très nombreux à l'invitation. Du même auteur, « L'Ecole d'Alger, mythe ou réalité ? » dans *Audisio, Camus, Roblès, frères de soleil – Leurs combats*, Edisud, 2003, Actes des Rencontres Méditerranéennes Albert Camus 2002, Lourmarin. L'ensemble du volume est à consulter pour ce que nous évoquons dans ce paragraphe.

propositions sur le génie africain », ¹² prenait le contre-pied de l'éternel méditerranéen latin de Bertrand et de l'éternel méditerranéen métis mais à dominante « occidentale » d'Audisio ou de Camus ; à Ulysse, héros de l'ambivalence et du voyage, il oppose Jugurtha « génie de l'alternance » :

« Jugurtha représente l'Africain du Nord dont le destin historique peut être chargé d'une signification mythologique. »

Dans son poème « Le combat algérien », il affirmera :

« Nous voulons habiter notre nom
Vivre ou mourir sur notre terre mère
nous ne voulons pas d'une patrie marâtre
et des reliefs de ses festins. »

L'année suivante, en 1947, Mohammed-Cherif Sahli publie aux éd. En-Nahda à Alger un essai intitulé, *Le message de Yougourtha* où il procède à une analyse du parcours historique du personnage.

A mon sens, on touche ici du doigt, les « positions algériennes » différentes qui pourraient se négocier dans un débat intellectuel mais qui s'érigent en stèles de confrontation dès que la guerre se déclare et conclure momentanément ce point à propos de Camus, par le commentaire d'Octavio Paz, après la lecture du *Premier homme* en 1994. A partir de leur situation respective, à Camus et à lui-même, il fait un parallèle entre l'Algérie et le Mexique :

« Mais chez nous, les créoles ont fait cette guerre avec les indiens ; ils ont agi comme si les pieds-noirs s'étaient liés avec les Arabes lors de la guerre. C'est, bien sûr, ce qui différencie nos deux histoires. Cela dit, relisant Camus, j'ai été évidemment frappé de sa sympathie envers les Arabes mais plus encore de son ignorance de la culture du monde islamique. Il a parlé admirablement du passé grec et romain, décrit la nature avec un bonheur de poète ; la pensée arabe, il ne la connaissait pas. Cette lacune me semble être un effet du colonialisme même s'il ne s'en rendait pas compte, lui qui ne croyait qu'à la fraternité. » ¹³

Notons toutefois que l'identité algérienne et ses contours ne se défendent pas seulement dans des essais. Les écrivains y participent par leurs romans : les trois romans de Camus ne paraissent pas dans un désert du côté de l'Algérie, comme les histoires littéraires les plus nombreuses le font penser. Quelques noms sont à rappeler, ceux de René-Jean Clot, Marcel Moussy, André Rosfelder, Jean-Pierre Millecam. De l'œuvre de ce dernier, parce qu'il a adopté une autre position que Camus, on peut citer quelques lignes de la présentation qui en est donné dans l'Anthologie de Memmi en 1984 :

« Cette œuvre imposante, tout entière vouée à la célébration de l'Algérie du double peuple, la terre des deux frères, des deux amis et ennemis, illustre bien finalement, dans le sillage d'un Camus ou d'un Pélégrin (*Le Maboul* est proche de sa voix), l'impossible métissage, l'illusion d'une fraternité des races, en se situant moins dans le contexte politico-colonial que sur le plan de la tragédie grecque ou du caïnisme biblique et apocalyptique. Si bien que cette écriture se rattache, malgré tout, à cette littérature « sudiste » par quoi Albert Memmi qualifiait naguère l'expression « pied-noir » en ce qu'elle nous raconte, fondamentalement, un échec. Un désastre, mais dans l'explosion somptueuse d'un discours extraordinairement luxuriant, au rythme haletant et martelé, qui se résorbe en densité de marbre. » ¹⁴

¹² - L'Arche, 1946.

¹³ - Témoignage d'Octavio Paz, *Le Nouvel Observateur*, n°1544, 9 au 15 juin 1994, p.26. Il faut bien préciser que ce n'est pas une critique d'humeur. Octavio Paz connaissait bien Camus qu'il appréciait. Cf. dans son œuvre, *Itinéraire* (Gallimard 1996 pour la trad. française – 1993), les pages qui lui sont consacrées (pp. 75 à 86, « Le sentier des solitaires »).

¹⁴ - In *Ecrivains francophones du Maghreb*, op. cit., p. 228 et sq. Une thèse s'est intéressée à cette œuvre trop

Par ailleurs, cette fois, plus étroitement, « dans le sillage de Camus »¹⁵, il nous faudrait aussi revenir à une série de fictions qui, à partir de *L'Étranger* garde la mémoire de ce roman. Je ne peux m'y attarder ici mais l'étude en a été faite dans un ouvrage précédent et est continuée depuis. Rappelons simplement les titres, l'origine des écrivains et la date de publication par rapport au récit camusien qui paraît donc en 1942 (Camus, né à Mondovi en 1913) ; il est suivi en 1946 par *Les Hauteurs de la ville* d'Emmanuel Roblès, (né à Oran en 1914), en 1953 par *La Terre et le sang* de Mouloud Feraoun, (né en 1913 à Tizi-Hibel), en 1955 par *Le Sommeil du juste* de Mouloud Mammeri, (né en 1917 à Taourirt-Mimoun), en 1956 par *Nedjma* de Kateb Yacine, (né en 1929 à Constantine) ; enfin en 1963 par *Le Maboul* de Jean Pélégri, (né à Rovigo en 1920).

Presque tous ces romanciers, excepté Mammeri, privilégient la scène du meurtre. Cela ne peut nous surprendre puisqu'elle est le lieu de condensation de la violence interethnique en même temps que le point fort d'une symbolisation universelle.¹⁶

En 1962-1963, alors qu'il écrit et publie *Le Maboul*, d'une autre façon que ne le faisait Camus vingt ans plus tôt, Pélégri laisse poser la disjonction arabité/algérianité mais après avoir fait un détour conséquent dans les motivations de l'Autre, dans un réel effort de compréhension et de fraternité. Ce roman reste aujourd'hui un des romans les plus étonnants de la mise en écriture symbolique de la décolonisation. Cette sympathie, au sens profond du terme, pour le peuple algérien ne s'est jamais démentie chez le romancier, même quand il a dû quitter le pays en 1966. En 1989, il publie un essai remarquable où il analyse ses liens avec l'Algérie à la lumière de l'actuel, *Ma mère l'Algérie*.¹⁷

La guerre et ses ruptures

Au moment où les colonisés engagent une lutte de libération nationale contre le colonisateur car toutes les tentatives de négociation d'une société plus juste et égalitaire se sont heurtées à un refus explicite des maîtres du pays, la création littéraire ne peut plus s'affirmer sans tenir compte des impératifs du réel. Les écrivains choisissent leur camp ou quand ils ne le font pas clairement, deviennent suspects aux yeux de tous. Interpellés comme citoyens, ils ne peuvent se réfugier dans le symbolique et l'imaginaire sauf lorsqu'ils œuvrent dans un sens précis, globalement pressenti par les lecteurs ; ils ne peuvent échapper à « l'engagement » même s'ils restent lucides sur les déviations et excès que l'engrenage de la

méconnue : celle de Mme Hadj Arab. A consulter.

¹⁵- Reprise du titre d'un manuscrit inédit de Charles Poncet, daté de 1935-1954, cité à plusieurs reprises par Olivier Todd dans sa biographie de l'écrivain (Gallimard, 1996).

¹⁶ Jean Pélégri s'est expliqué auprès de Jean Daniel sur la répartition « ethnique » des armes : « Je voulais simplement dire que la différence d'armes n'est pas insignifiante. Elle relève d'un fait que les ethnologues ont souvent constaté et qui tend à établir que chaque peuple, chaque « race », se fait de l'arme de l'autre une image plus ou moins mythique. Pour l'Européen, le Maghrébin est menaçant par son couteau (...) Pour le Maghrébin, qui à l'époque ne disposait que d'armes primitives ou peu élaborées, l'Européen effraie par le revolver ou le fusil. De ce fait ces armes – qui sont plus que des armes – peuvent réveiller de vieilles peurs et pousser à l'acte. C'est ce qui se passe, semble-t-il, dans *L'Étranger*. Sous un soleil témoin qui semble occuper tout l'espace, l'affrontement meurtrier se condense et se focalise sur un duel entre armes symboliques. Ce sont elles qui éveillent en chacun le « racisme » latent et c'est cette ellipse qui, en chargeant le récit d'une force à la fois souterraine et solaire nous rappelle du même coup qu'il y a encore en Méditerranée, comme au temps de la mythologie grecque, un tragique solaire et des soleils noirs. » *Bulletin de la Société des études camusiennes*, n°33, mai 1994, p.20.

¹⁷- Dans la préface à l'ouvrage de Dominique Le Boucher sur Jean Pélégri, Mohammed Dib écrit, en 2000 : « La discrétion dont les critiques ont obstinément et désobligeamment fait preuve à l'endroit des écrits de Jean Pélégri, à mon sens, s'explique ainsi : ils ont eu affaire à quelque chose qu'ils ne connaissaient ni ne comprenaient, et cette chose qu'ils ne connaissaient pas et persistent à ne vouloir ni connaître ni comprendre, s'appelle l'Algérie. » op. cit.

violence engendre. De plus Camus, par sa double appartenance au monde de la presse et à celui de la littérature, a souvent pris position sur les grandes questions de son temps. Les colonisés espèrent alors, comme nous l'avons dit plus haut, que cette voix puissante et qui a su se faire entendre en France et dans le monde, s'exprimera dans la logique de la décolonisation pour accélérer le processus de libération et donc abrégier la période destructrice de la violence. Cet espoir est alimenté depuis une quinzaine d'années par les articles du jeune journaliste à *Alger-Républicain*, par les éditoriaux de *Combat* et par les articles qui suivent la répression du 8 mai 1945. Lorsque Camus vient à Alger, en 1956, pour son *Appel à la Trêve Civile*, ce ne sont pas les Algériens qui le conspuent mais les Européens. Jean Pélégri a fait le récit, en 1998, de « ce crépuscule de février 1956 » :

« Comme quelques « activistes » négativistes avaient promis de troubler cette réunion, d'autres billets d'entrée avaient été fabriqués à la hâte par Roblès, mais je n'avais pu m'en procurer (...) J'assistais de loin, d'en bas, à ce dernier banquet et brusquement, la nuit est tombée sans crépuscule, comme l'avait souvent remarqué Camus qui en soulignait le côté poignant et comme j'en avais souffert autrefois dans la ferme natale. A cet instant, des jeunes gens, que j'avais connus au lycée, ont allumé un grand feu qui a teinté de rouge le poitrail de bronze de la statue équestre du duc d'Orléans, et autour de ce feu, avec des visages de haine, ils ont crié longtemps, longtemps, « A mort Camus ! A mort Camus ! » De sorte que cette place, qui m'était familière et que je traversais chaque jour pour aller au lycée m'a paru brusquement sortir dans la nuit d'un roman de Dostoïevski. A mort, Camus, à mort, Camus ! Tout s'effondrait – et il ne restait de cette place que ce cri et cette flamme de haine (...) Et c'est ce soir-là, dans cette pénombre traversée de flammes, que je le suis senti le plus proche de Camus.

Comme s'il était le frère attendu. Le frère qui montre la voie. »¹⁸

Ces positions camusiennes étaient estimées par de nombreux Algériens et non des moindres comme en témoigne cette lettre écrite en 1957 :

« Exilés du même royaume, nous voici comme deux frères ennemis, drapés dans l'orgueil de la possession renonçante, ayant superbement rejeté l'héritage pour n'avoir pas à le partager. Mais voici que ce bel héritage devient le lieu hanté où sont assassinés jusqu'aux ombres de la Famille ou de la Tribu, selon les deux tranchants de notre verbe pourtant unique. On crie dans les ruines de Tipasa et du Nadhor. Irons-nous ensemble apaiser le spectre de la discorde, ou bien est-il trop tard ? Verrons-nous à Tipasa et au Nadhor les fossoyeurs de l'ONU déguisés en juge, puis en commissaires priseurs ? Je n'attends pas de réponse précise et ne désire surtout pas que la publicité fasse de notre hypothétique coexistence des échos attendus dans les quotidiens. S'il devait un jour se réunir un Conseil de famille, ce serait certainement sans nous. Mais il est peut-être urgent de remettre en mouvement les ondes de la Communication, avec l'air de ne pas y toucher qui caractérise les orphelins devant la mère jamais tout à fait morte.

Fraternellement
Kateb Yacine. »¹⁹

En 1958, Mouloud Feraoun a rappelé dans sa « Lettre à Albert Camus, La source de nos communs malheurs »,²⁰ l'admiration teintée de scepticisme qu'il avait éprouvée devant les positions du jeune journaliste. Pour lui, alors, la seule solution était de se frayer une troisième voie qui en n'étant pas frontale, pouvait avoir quelques résultats :

¹⁸ - Dominique Le Boucher, *Jean Pélégri l'Algérien*, op. cit., pp.203-204. Récit que l'on peut mettre en écho avec le témoignage d'E. Roblès, cité antérieurement et avec cette réaction de Kateb Yacine : « Il se sentait plutôt français mais ceci n'empêche rien. Il n'a pas été véritablement un colonialiste : la preuve, c'est qu'il s'est fait conspuer par les ultras, et les ultras ne s'y trompaient pas ! Camus, dans son ambiguïté, représente quand même une figure de l'Algérie. Et la France, aujourd'hui, commence à se rendre compte qu'il y a une Algérie qui sort de tous les côtés et la France se rend compte qu'elle est beaucoup plus proche des Algériens qu'elle ne le croyait. » in *Les Lettres françaises*, 1963, repris dans *Le poète comme boxeur*, Le Seuil, avril 1994, p.57.

¹⁹ - Il faudrait connaître tout le contexte d'écriture et d'envoi de cette lettre pour en apprécier le ton qui est un mélange de rhétorique et de sincérité. Néanmoins un tel document ne laisse pas indifférent d'autant qu'on connaît bien d'autres déclarations de Kateb Yacine à propos de Camus bien différentes.

²⁰ - Publiée dans *Preuves*, n°91, septembre 1958, Paris. Reprise dans *L'Anniversaire*, Le Seuil, 1972.

« Mais ce langage de vaincus, nous vous le tenions comme une réplique définitive à votre langage de vainqueurs. Cela nous permettait de solliciter des réformes et le droit de vous ressembler. »

Cette réserve qu'on peut expliquer par une plus grande lucidité due au vécu du colonisé, n'aboutit pas à « l'excommunication » de Camus de la terre algérienne. Dans son *Journal*, Feraoun écrit :

« J'aimerais dire à Camus qu'il est aussi algérien que moi et que tous les Algériens sont fiers de lui (...) Il y a en lui cette même chaleur fraternelle qui se moque éperdument des effets et des formes. Sa position sur les événements est celle que je supposais : rien de plus humain. »²¹

Le ton de la lettre d'Ahmed Taleb que nous citons au début de cet article, se fait très violent, à mesure qu'il approche de la fameuse « phrase de Stockholm » et des articles sur l'Algérie dans *L'Express* :

« Fidèle à une optique anachronique, vous continuez de distinguer "Arabes" et "Français" (...) La Révolution vous contraint à dissiper l'équivoque, à lever le masque et à livrer votre véritable visage qui est celui d'un Français d'Algérie obéissant plus au réflexe qu'à la réflexion et dont la réaction est à fond de peur. »

Les termes du procès au citoyen étaient posés et vont contaminer la lecture de l'œuvre. Sans doute, dans la passion d'un événement politique et historique majeur, la rupture avec le colonialisme par une guerre d'indépendance, a-t-on eu du mal à dissocier l'écrivain du citoyen, les personnages de leur créateur. Mais l'acharnement à y revenir une fois la paix revenue est d'une autre tonalité. Après l'indépendance, alors qu'il est Ministre de l'Education Nationale, Ahmed Taleb revient à la charge, dès 1963, lors d'une conférence sur Camus à la salle Ibn Khaldoun²² qui donnera aux termes mêmes de sa condamnation un poids idéologique et institutionnel que n'avait pas eu la « Lettre ouverte », verrouillant en quelque sorte toute lecture sympathique de l'écrivain.

Cette passion qu'il n'est pas le seul à manifester, pointe l'importance de la référence, toujours ambivalente, jamais reçue avec indifférence ; la lecture faite de Camus a été plus politique et partisane que « littéraire » au sens où ce sont les positions du citoyen, plus ou moins bien connues, qui ont remplacé la lecture même des œuvres.

L'après indépendance

L'Algérie est fortement occupée à se définir, à marquer ses frontières et on ne s'encombre pas de nuances encore irrecevables si près du conflit meurtrier. Des allusions transparaissent ici et là dont nous donnons quelques exemples et qui montrent bien que la citation de Camus intervient sous un éclairage idéologique mais qu'elle ne disparaît pas. Faut-il préciser que nombre d'enseignants de lettres françaises ont continué à enseigner telle page ou tel extrait de l'œuvre camusienne²³, que des mémoires universitaires se sont écrits et que des études ont été élaborées ? La présence de Camus dans la presse algérienne est devenue familière au début des années 90, quelques journalistes insérant, ici ou là, une de ses phrases, le nom signant la citation allant de soi puisque l'écrivain n'est pas « présenté » au lecteur. Camus gommé ou cité : entre ces deux extrêmes apparaît la séduction et l'agacement qu'il exerce sur l'autre communauté de sa terre d'origine.

²¹ - Le Seuil, p.204 -271.

²² - Ex- salle Pierre Bordes où répétait le théâtre de l'équipe...

²³ - Cf. le témoignage de Bouba Mohammadi-Tabti, « Bonheur... » dans « Réception camusienne », *Algérie Littérature/Action*, n°29-30, mars-avril 1999, p.234.

Camus cité

L'écrivain est évoqué dans des lieux où il ne peut être oublié, en particulier celui de Tipasa ou l'évocation des ruines romaines comme le fait, en 1971, Boudjedra, dans *La vie quotidienne en Algérie*. C'est toute la page qu'il faudrait citer pour apprécier le dialogue, la référence à *Noces* et sa négation : couleurs, silence, rythme du monde, soleil, bruissements, quelques impressions sont condensées par l'écrivain algérien qui ne prennent leur dimension qu'en lisant, conjointement, les deux textes. Comment écrire sur Tipasa, après Camus ?...²⁴

La comparaison entre l'évocation des ruines romaines chez Dib dans sa dernière œuvre est intéressante. Il y consacre un passage très conséquent dans *Simorgh*²⁵ dans un essai intitulé, « Ghost towns blues » où, en une douzaine de pages il esquisse un parallèle entre les villes algériennes abandonnées après une catastrophe naturelle et les villes-épaves américaines abandonnées lorsqu'elles ne servent plus à rien. Mais dans ce « Blues » des villes fantômes s'insère une parenthèse sur les ... Romains où, à travers l'ironie légère qui se manifeste, l'ombre de Camus, non nommé, apparaît.

« Ai-je le moins du monde quelque chose encore à voir avec cette Histoire, ai-je toujours affaire à elle, ou n'en suis-je qu'à en rêver et continuer d'en rêver ? Déjà, le soleil décline vers la nuit, qui est sûrement par ici. Il peint d'un dernier éclat parvis, frontons, perspectives de colonnes. Non, en ces lieux, l'Histoire ne s'est pas consommée, une voix s'élève pour crier à l'entour : « Ne plaise au Ciel ! » Et, pas à pas, je poursuis mon chemin, j'arpente la cité latine battue de tant de soleil, tant de vent, tant de silence. Ce que je la sens porter en son cœur se dilate et se répartit sur toute ma vie. » (p.30)²⁶

Il faut aussi suivre le dialogue avec Camus que les écrivains entament à propos d'Oran, Assia Djebar par exemple ou, de façon plus conséquente, Abdelkader Djemaï. Celui-ci, journaliste et romancier, publie un très long texte, « Camus à Oran » dans *Algérie Actualité* au début du mois de juillet 1994. Cet article devient ensuite livre avec photos de Camus et d'Oran. Livre de sympathie qui retrace les itinéraires effectifs ou probables de l'écrivain dans la ville qui est celle de l'essayiste ; livre souvenir exprimant en conclusion le regret du silence sur les Algériens dans *La Peste*,

« invisibles, absents de la ville, du décor, de l'histoire, de l'écriture (...), ombres fugaces ou débris de silhouettes, comparses à peine esquissés, nous voici représentés par Amar le boxeur... »²⁷

On trouve aussi une référence à Camus lorsqu'est abordée la question israélo-palestinienne. Ainsi, en 1980, Mostefa Lacheraf, analysant la position des Israéliens vis-à-vis des Palestiniens, écrit :

« Nous avons connu, en Algérie, le même ostracisme sémantique à l'égard de l'emploi du mot "algérien" concernant nos compatriotes sous l'occupation coloniale française, et même un homme aussi éclairé qu'Albert Camus - mais malheureusement gagné aux préjugés de son milieu - n'a jamais manqué à cette règle négatrice de

²⁴ - Ouvrage publié chez Hachette. Cf. Amina Azza-Bekkat, « Rachid Boudjedra et Albert Camus », in *Albert Camus et les écritures du XXe siècle*, op. cit., (Artois Presses Université, 2003), p.329 et sq.

En 1984, un romancier « beur », Akli Tadjer (né en 1954), dit sa déception algéroise dans *Les A.N.I. du Tassili* (Le Seuil) en évoquant Tipasa, pp.61-62.

²⁵ - Albin Michel, 2003, pp.26 à 38.

²⁶ - Dans un entretien avec Salim Jay (France Culture, mai 1997), Dib se souvient avoir été à Tipasa la première fois avec Camus.

²⁷ - Les parentés stylistiques et thématiques entre A.Djemaï et Camus, en particulier dans ses trois romans publiés depuis 1995, *Un été de cendres*, *Sable Rouge* et *31, rue de l'aigle* ont été étudiées par Negin Daneshvar-Malevergne, « Albert Camus et Abdelkader Djemaï : une adresse différée », in *Albert Camus et les écritures du XXe siècle*, op. cit., p.343 et sq.

l'identité nationale d'autrui puisque dans tous ses romans et articles sur notre pays, il a parlé des "Arabes" et à aucun moment des "Algériens" (...) ne les référant jamais à une patrie, l'Algérie, dont ils étaient les enfants légitimes depuis des millénaires. »²⁸

En 1982, dans son *Journal palestinien*, Rachid Boudjedra note, après avoir relu *La Mort Heureuse*, trouvée dans le tiroir de la chambre d'hôtel à Beyrouth :

« Ce qui frappe, c'est l'absence des Algériens dans le roman. Ils ne font même pas partie du décor (...) points d'Algériens - néantisés dans la conscience coloniale de l'écrivain, exterminés par la magie des mots et de la fiction. Quel gros lapsus politique ! Est-ce que les écrivains israéliens font vivre dans leurs livres les rares Palestiniens qui sont restés dans leur pays, ou bien font-ils comme Albert Camus vis-à-vis des Algériens ? »²⁹

Dans cette période, la plupart des citations de Camus sont faites pour cibler sa position idéologico-politique dans des termes qui ne laissent pas de place à une autre lecture. Ainsi encore en 1987, Mouloud Mammeri dans un entretien avec Tahar Djaout fait une allusion à Camus, sans le nommer... :

« A un écrivain d'envergure internationale et né en Algérie, on a fait le reproche de n'avoir introduit d'Algérien qu'une fois dans son oeuvre et sous l'espèce d'un étrange et dangereux manieur de couteau. »

Mouloud Mammeri estime ce procès dérisoire dans la mesure où cette mise en scène textuelle ne faisait que reproduire avec fidélité la réalité coloniale :

« Les deux communautés (...) étaient parfaitement étrangères l'une à l'autre. J'entends quant au fond. (...) Pour un Européen d'Algérie, un Algérien n'avait pas d'existence pleine. C'était un modèle vaguement fantasmagorique : quelques fonctions (...) quelques schémas rapides (...) un vague fond de peur (...) Dans la société coloniale, ce n'est pas un individu, ce sont tous les Algériens qui sont étrangers, plus étrangers que le plus étranger des Pieds-Noirs. »³⁰

Mais après 1988, la citation de Camus change imperceptiblement pour devenir tout à fait complice et sympathique. L'exemple qu'on peut donner est celui de l'hebdomadaire algérien, *La Nation* qui, dans sa livraison des 15-21 août 1995, a consacré une page entière à Camus sous le titre : "Entre l'enfer et la raison." Le journaliste, Youcef Zirem³¹, met en relation des éditoriaux de *Combat* avec la situation que connaît l'Algérie :

« Ces écrits, si simples et si captivants, peuvent aussi mettre du baume au cœur de ceux qui croient à des jours meilleurs grâce à l'effort de tout un chacun : *Le vrai désespoir ne naît pas devant une adversité obstinée ni dans l'épuisement d'une lutte inégale. Il vient de ce qu'on ne connaît plus ses raisons de lutter et si, justement, il faut lutter.* »

Y. Zirem choisit ainsi un florilège de citations pour faire parler l'actualité: sur le métier de journaliste, sur l'action même dans le désespoir, sur la justice face aux gouvernants, sur la destruction de l'homme par l'homme, sur la répression en Algérie en 1945: « *Nous faisons, dans ces cas-là, ce que nous avons reproché aux Allemands de faire* » ; sur la peur ; enfin sur les deux questions :

« Oui ou non, directement ou indirectement, voulez-vous tuer ou violenter ? Tous ceux qui répondront non à ces deux questions sont automatiquement embarqués dans une série de conséquences qui doivent modifier leur façon de poser le problème. »

²⁸ - P.171, dans *Algérie et Tiers Monde*, Bouchène, 1989, texte de 1980. (Né en 1917)

²⁹ - Alger, SNED, pp.51-52.

³⁰ - Alger, Laphomic.

³¹ - A fait partie de la rédaction d'*Alger-Républicain* en 1991 quand le journal est ressorti. Collabore à différents journaux. En avril 2000, il a publié un recueil de nouvelles à Alger, *L'âme de Sabrina* (éd. Barzakh).

A la suite de Camus, ainsi convoqué dans l'actualité de 1995, Y. Zirem termine son article par cette interpellation : « Et toi, ami lecteur, comment réponds-tu à ces deux douloureuses interrogations ? »

En avril 2000, Abdelkader Djeghloul publie à son tour une nouvelle lettre « A Albert Camus »³² qui se conclut par une « reconnaissance » par ce sociologue algérien de Camus comme « compatriote à temps partiel ».

En septembre 2000, Abderrahmane Bouguermouh, cinéaste algérien, déclare dans un entretien accordé à Martina Yadel dans la revue catholique suisse *Orientierung* :

« Camus que j'admire, est le seul qui a su réellement parler de l'Algérie, du paysage algérien et des émotions intérieures qu'on ressent face à l'histoire, face à l'Algérie... Lui, intellectuel, il s'est baigné dans cette atmosphère algérienne qui fait que son monde à lui était autre que les gens de son propre sang et de ce qu'ils pouvaient ressentir par rapport à l'Algérie.

Il n'a pas fait de l'orientalisme, Camus. Il était véritablement, intellectuellement, sensiblement Algérien, mais il n'était pas politiquement Algérien – c'est tout ce que je lui reproche. Etant donné que je n'arrive pas à comprendre, je n'arriverai toujours pas à comprendre comment un homme qui ressent ce pays aussi bien que je le ressens n'a pas pu être plus près de moi, plutôt que d'être plus près de la France. C'est ce qui m'oppose à lui.

Sinon je peux vous dire : personne, mais vraiment personne n'a ressenti l'Algérie, l'atmosphère algérienne comme il l'a ressentie ! »³³

En 2003, Waciny Laredj, dans son dernier roman traduit en français, *Les Balcons de la mer du Nord*³⁴, cite Camus. Le professeur Yacine, sculpteur, a été invité à un congrès international à Amsterdam, la ville même de *La Chute*. Au moment où ses hôtes hollandais parlent de lui avec admiration, il pense :

« A un certain moment, j'eus la curieuse impression qu'on ne parlait pas de moi, mais de quelqu'un d'autre. Car après tout, je n'avais rien fait d'autre que de m'obstiner à vivre au milieu des déboires tout en me rappelant de temps à autre cette réflexion d'A. Camus qui mesure le vrai courage de l'artiste à sa volonté de défendre la dignité de son art. Je n'ai rien fait de plus" » (p.121)

Camus intégré comme personnage littéraire et théâtral

En 1995, dans *Le blanc de l'Algérie*, Assia Djebar évoque, aux côtés de la mère, la mort du fils :

« Jours de janvier à Alger, non loin du Jardin d'essai : les martinets sont presque tous partis... Quelques-uns encore dans les branches des platanes. Soleil vif, presque blanc de l'après-midi froid. La dame attend à la fenêtre (...) Enfin, elle a compris : leur silence, leur manière à chacun de la regarder, leur gêne. Elle a su : un voile noir d'un coup tombe sur elle habillée de noir. »

Dans ce livre, la romancière algérienne a voulu « dérouler une procession: celle des écrivains d'Algérie, depuis au moins une génération. » Elle précise : « Je ne polémique pas ;

³² - In *Algérie Littérature/Action*, n°39-40, pp.297 à 301. Rééditée (pp.97 à 103) dans le recueil de « Lettres » où elle cohabite – ce qui la relativise -, avec des lettres à toutes sortes de vivants et de morts (21 lettres). C'est une posture d'énonciation assez intéressante et dont on voit qu'elle a été privilégiée par plusieurs intellectuels algériens. *Lettres pour l'Algérie*, Alger, éd. ANEP, 2001.

³³ - In *Bulletin de la Société des Etudes camusiennes*, n°57, Janvier 2001, p.19.

³⁴ - Sindbad-Actes Sud, 335p. roman traduit de l'arabe par Catherine Charreau, avec la collaboration de l'auteur, né en 1954.

ni non plus ne pratique l'exercice de déploration littéraire. Je rétablis le récit des jours... à l'approche du trépas. »

Albert Camus ouvre la première procession. Sa mort est suivie de celles de Fanon, Feraoun, Amrouche : quatre écrivains qu'elle nomme « annonceurs » de « l'écriture algérienne, écriture inachevée », les installant « sur les bords de la fondrière. » Le propos est intéressant même si la mise en scène d'écriture est un peu trop stéréotypée en ce qui concerne Camus et comporte quelques inexactitudes et semble plus opportuniste qu'ouverte sur un dialogue en profondeur.

Camus devient aussi personnage dans certaines créations théâtrales actuelles.

Au printemps 1997, Saïd Arezki, journaliste et homme de théâtre, monte au théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis, une pièce « Au café des deux rives » dans laquelle se rencontrent Kateb Yacine et Albert Camus. Au départ, il n'avait pensé qu'à Kateb et à la réécriture de sa pièce, *L'Homme aux sandales de caoutchouc* mais, une fois la pièce écrite, il n'a pu la jouer.

« Le jour où *Le Monde* a publié cette fameuse lettre à Camus, en juin 1995, je me suis dit : c'est bizarre, je voudrais bien savoir ce que Camus aurait répondu ? J'ai donc décidé de me pencher sur Kateb et Camus. Camus m'intriguait, comme il intrigue, je crois, tout Algérien... Un jour, j'avais émis l'idée de faire une rencontre autour de Camus, qui s'intitulerait *Pour en finir avec Camus* (...) Je me suis attelé à la tâche, d'une autre manière. J'ai imaginé ce *Café des deux rives*, un café d'Alger où se rencontreraient le 8 mai 1954, Kateb et Camus. »

Le créateur explique des découvertes lors de l'élaboration de son texte : la « ressemblance » entre Kateb et Camus : « ils sont comme l'envers et l'avers d'une pièce de monnaie » ; l'idée de dialogue aussi comprise aujourd'hui autrement qu'en 1957 car « nous sommes issus de la même mer. » A la question que lui pose Marie Virolle sur l'appartenance algérienne de Camus, Saïd Arezki répond :

« Oui, oui, il était profondément algérien. J'ai fait une découverte : notre école nous enseignait que Camus avait dit : « *Je préfère ma mère à la justice* » ; quand j'ai lu la suite du discours de Stockholm, j'ai compris que Camus avait aussi peur pour sa mère et sa famille en Algérie, et qu'en quelque sorte, il condamnait la violence. »

Cette appartenance au groupe, à la famille, au clan et cette importance donnée aussi à la mère et aux femmes font l'ancrage méditerranéen de Camus. A ce propos, Saïd Arezki déclare :

« Oui, Camus et Kateb n'ont jamais eu une attitude machiste, du moins dans leurs écrits. Ils ont été de grands séducteurs mais ils ont été séduits par l'idée de la femme. »

Interrogé sur ce qu'il pense qu'aurait été l'attitude de Camus face aux événements actuels, Saïd Arezki répond : « J'espère ne pas me tromper, Camus reste un progressiste. Donc, il est pour le doute et le doute a toujours fait avancer l'humanité. » Il précise aussi que ses recherches lui ont fait découvrir que, dans les années 40, Camus a été « le grand frère » pour beaucoup de jeunes écrivains, comme Kateb, comme Sénac. Kateb/Camus ?

« Ils sont plus vivants que beaucoup d'écrivains actuellement physiquement en vie (...) Eux, même s'ils n'ont pas été des prophètes, ont eu en littérature un sens étonnant de la prospective. »³⁵

³⁵ - « Albert et Yacine », entretien avec Saïd Arezki de Marie, Virolle, *Algérie Littérature/Action*, Paris, Marsa éditions, n°12-13, septembre 1997, pp.153-158.

En 2001, Alek Baylee Toumi, écrit une pièce sur Camus qui n'a toujours pas été jouée ni éditée mais qui a été présentée à différentes occasions : *Entre la mère et l'injustice ou Daru l'Algérien(iste)* dont celle de nos rencontres de Lourmarin d'octobre 2003. Elle est sans conteste un hommage à l'écrivain et un désir de réhabilitation à son égard. La création reprend les grandes lignes de la nouvelle « L'Hôte » en identifiant Daru et Camus et en mettant dans la bouche du personnage de nombreux extraits des articles de Camus qu'on peut trouver dans *Chroniques Algériennes*.

Le regard des Algériens sur l'oeuvre camusienne s'est modifié au prix d'une re-lecture et d'un effort de compréhension moins partisan, au prix aussi de malentendus, cette fois, actuels, dûs à une mise en facteur commun de contextes différents, eux de la guerre de libération et ceux de la guerre civile de ces années. Plusieurs gardent le regret de son éloignement, dans les années de lutte pour l'accès à la nation, d'une partie des « siens », de ceux qui ont voulu conjuguer « patrie » et « pays ». Regret justement parce que c'était lui. Ce qui était condamné dans la passion d'une guerre, devient réserve et tentative de réhabilitation.

Cette réserve ouvre la voie à une entrée dans son univers littéraire où, nous le savons, l'Algérie respire et transpire de toutes parts. Les positions idéologiques du citoyen demeurent et il n'y a pas à les masquer ; il y a à mieux les comprendre avec la distance acquise. Mais il y a surtout à suivre l'écrivain sur les sites littéraires où il nous convie car ils appartiennent à la fois au patrimoine algérien et au patrimoine universel.

Si l'on regarde les « images algériennes » camusiennes, sans chercher à le récupérer dans « le bon camp »... de part et d'autre, il est celui qui a su parler de sa communauté qui n'était pas celle du grand colonat. Qui sait dire la misère ne peut que toucher ceux qui vivent d'autres misères. Comme Feraoun ou Mammeri ont su le faire pour les Kabyles, comme Dib a su le faire pour ceux de sa région, comme tous ont su le dire pour leur communauté, Camus a parlé des siens, en faisant ses choix : chaque écrivain d'Algérie apporte ainsi sa touche à la mosaïque d'ensemble qui n'est pas démembrement suspect mais acuité du regard créatif pour donner à savourer et à interroger chaque parcelle du territoire. Une nouvelle lecture de Camus apprécie et analyse ce qu'il a offert puis l'intègre dans un dialogue avec d'autres textes algériens ou d'Algérie. Lui reprocher ou non ses silences au moment de la guerre est une autre affaire. Car comme l'a dit Jacqueline Lévi-Valensi lors de la journée consacrée à Jean Daniel à la Bibliothèque Nationale de France en juin 2003, au moment de la guerre où Jean Daniel s'affirme comme « un intellectuel français de gauche », Camus devient « un patriote pied-noir ».

Le processus des retrouvailles avec Camus est irréversible car on ne peut se détourner une nouvelle fois de cette oeuvre, au moment même où se dessine chez de nombreux intellectuels une soif de s'appropriier des richesses littéraires du pays. Il y aura à revenir sur les filiations, les complicités, les fraternités et les oppositions. Sans citer tout le monde, on peut évoquer les noms d'Alain Vircondelet³⁶, de Rachid Mimouni³⁷, de Maïssa Bey³⁸. On pourrait aussi recenser les œuvres qui placent Camus en exergue, comme ce roman algérien récent de Lamine Benallou, *Les porteurs de parole* qui choisit une citation sur la résistance.³⁹

³⁶ - Cf. notre lecture de la biographie qu'il a écrite sur Camus dans *2000 ans d'Algérie*, Tome 2, Carnets Séguier, éd. Séguier-Atlantica, 2000.

³⁷ - Cf. Martine Mathieu-Job, « D'Albert Camus à Rachid Mimouni : les enjeux d'une écriture allégorique », in *Albert Camus et les écritures du XXe siècle*, op. cit., p.353 et sq.

³⁸ - Cf. Bouba Tabti-Mohammed, « Camus et les écrivains algériens Mouloud Mammeri et Maïssa Bey », in *Albert Camus et les écritures du XXe siècle*, op. cit., p. 311 et sq.

³⁹ - L'Harmattan, 1998.

Des rencontres et des colloques, en liaison avec l'Algérie, sont consacrés à l'œuvre camusienne et font avancer les lectures. Pour nous, il est incontestable que tous ces faits ouvrent une nouvelle phase dans la lecture de Camus l'Algérien, par les Algériens et les Français. On est passé d'un angle d'attaque à « un angle de saveur », selon l'expression d'Aziz Chouaki ! Il faut espérer alors que toutes ces recherches auront aussi pour effet de replacer l'Algérie au cœur des lectures, quel que soit le pays où elles se font et la position à partir de laquelle on la regarde. Je voudrais terminer par cette phrase de *L'Été* qui dira beaucoup à plusieurs d'entre nous :

« J'ai grandi dans la mer et la pauvreté m'a été fabuleuse, puis j'ai perdu la mer, tous les luxes alors m'ont paru gris, la misère intolérable. Depuis, j'attends. J'attends les navires du retour, la maison des eaux, le jour limpide. Je patiente, je suis poli de toutes mes forces. On me voit passer dans de belles rues savantes, j'admire les paysages, j'applaudis comme tout le monde, je donne la main, ce n'est pas moi qui parle. On me loue, je rêve un peu, on m'offense, je m'étonne à peine. Puis j'oublie et souris à qui m'outrage, ou je salue trop courtoisement celui que j'aime. Que faire si je n'ai de mémoire que pour une seule image ? On me somme enfin de dire qui je suis. « Rien encore, rien encore... »

En marge de cette journée, hommage et mémoire :

En cette année 2003, trois amis et/ou contemporains de Camus, trois témoins de l'époque nous ont quittés : Blanche Balain, Mohammed Dib et Jean Pélégri. N'est-ce pas le moment de rappeler certains des propos qu'ils ont tenu sur l'écrivain ?

Blanche Balain raconte dans *La Récitante*, l'impression forte qu'à 24 ans, sa première lecture de Camus à Alger (celle de *L'Envers et l'endroit*), fit sur son esprit et sa sensibilité avant même de connaître le jeune écrivain :

« Je m'y jette. Et je me heurte d'abord à de petites choses sèches, brillantes et dures ; des phrases courtes, un style serré, une description réduite, précise, des mots simples qui ont une nouvelle valeur, comme si on voyait les cailloux du chemin pour la première fois... Une beauté méditative, une angoisse de bonheur, une ouverture sur le monde et sur soi.(...) Il y a là quelque chose de dure et inflexible, d'ironique, une cruauté de l'observation et de l'invention, et puis ailleurs, et partout sous-jacent, quelque chose d'intense et de brûlant (...) Je ne sais pas, alors, clairement voir ni sûrement définir ce qui est dans ce petit livre, mais je sais déjà qu'il m'atteint au centre des questions, il me fait peur et me fascine, s'attache à moi comme je m'attache à lui ».⁴⁰

Jean Pélégri s'explique sur cette « influence » que Camus aurait exercé sur son roman, *Le Maboul* :

« Un vieil ami de la maison Gallimard, M.Hirsh, qui aimait beaucoup le livre, m'a fait un jour remarquer que j'avais écrit en somme une sorte d'*Etranger* retourné. Mais avec un personnage plus complexe et une motivation ambiguë qui relevait plus de la tendresse que du « racisme ». Pour le reste, me disait-il, le même soleil, le même affrontement sanglant entre deux jeunes hommes, et à la fin, le même meurtre sans raisons apparentes. Je n'y avais pas pensé un seul instant. Pendant la rédaction du livre, je n'avais pensé à Camus qu'une seule fois: lorsque Slimane va à Alger pour voir à la morgue le corps de son neveu. Du haut de la colline de Kouba, il aperçoit pour la première fois la mer - et c'est à cet instant que j'ai pensé à Camus (...)

Mais comme on ne sait jamais ce qu'il en est des influences et des réminiscences - ni du chemin qu'elles font en vous, il se peut donc qu'obscurément, et par toutes sortes de détours, Camus soit présent quelque part...

De toute façon, je crois qu'il vaut mieux ce chemin que celui de l'idolâtrie. On ne se débat en profondeur contre quelqu'un que si on l'aime et que s'il vous a marqué. »⁴¹

En mai 1997, dans un entretien avec Salim Jay, sur les ondes de France Culture, **Mohammed Dib** est revenu à plusieurs reprises sur ses rencontres avec Camus et, évoquant ses oeuvres, il affirme qu'elles ont toutes les caractéristiques des oeuvres algériennes,

« dans ce qu'elles ont de profondément original : à la fois une forme de sensibilité, une forme de sensualité, mais surtout le sens du tragique, qui était très fort chez Camus et qui nous rapproche, nous Algériens, en tant que méditerranéens, d'une certaine disposition grecque, à l'antique. Il y a de ça chez Camus. Ce côté du tragique en pleine lumière, ensoleillé. »

⁴⁰ - Blanche Balain, *La Récitante, récit autobiographique – Alger –Théâtre de l'Equipe – Albert Camus*, Antibes, La Tour des vents, 1999, pp. 29-30. (illustration de couverture de Jacques Ferrandez, représentant Alger). Blanche Balain, née en 1913, a connu Camus en 1937 à Alger.

⁴¹ - Bulletin de la Société des études camusiennes, n°33, mai 1994.